

Les carnets de brouillon
de la galerie Sens Intérieur

«La vie est un brouillon qu'on ne mettra jamais au propre»
Wolinski



Evelyne GALINSKI - «Nanaa» - 50*32*23 cm

Du 5/09 au 4/10/2014 :

Evelyne GALINSKI (Sculpteur)

Alain NAHUM (Photographe)

Mayke SASSEN (Peintre)

Vernissage le vendredi 5 septembre à partir de 19 h



Mayke SASSEN : «Down Town» - «Have a nice day» - «Free Movie» - Huiles sur toile - 60*60 cm chaque

EDITORIAL

La conférence sur Jean-Michel BASQUIAT, le 22 août dernier, connu un record d'affluence et la presse s'en fit l'écho.

C'était la première fois que la famille EYRAUD, mère, père et fils, se produisait en public, de concert, et dans une gamme de talents qui fût brillamment exprimée et véritablement «poly-sensorielle».

Ils étaient accompagnés tout aussi brillamment par Yannick NURY aux percussions sur une batterie électronique impressionnante de compacité.

Ce fut un très grand moment, autant pour eux que pour un public surpris par la cohérence de l'ensemble et la «découverte» de chacun sur des registres inattendus ... Un ravissement pour tous.

Pour de telles manifestations, il est temps que la galerie Sens Intérieur songe à s'agrandir !

Cette dernière exposition de la saison est à ne pas manquer : trois artistes de la galerie sur des registres nouveaux, mais avec des signatures bien affirmées et parfaitement reconnaissables ... je crois que cela s'appelle du talent !

Bruno BERNARD



Evelyne GALINSKI - «Ânh» - Terre cuite patinée - 45 cm de hauteur

Evelyne GALINSKI - Oeuvres en sortie de four



**Mayke
SASSEN**

«Florida House -
Home USA»

Huile sur toile

60*60 cm



**Mayke
SASSEN**

«Green Lorry -
USA»

Huile sur toile

60*60 cm



Analyse d'une oeuvre : Série «Figuren» de Alain NAHUM

Par Jean KLEPAL

Pour les besoins d'un film, le réalisateur ciné-photographe part en repérage à la recherche de mannequins. Banale démarche professionnelle.

Il pousse la porte d'un entrepôt, un monde imprévu, tapis là en attente de son destin, surgit et s'impose à son regard. Stupéfié, il est stupéfié. Rassemblés, alignés, empaquetés, regroupés, démembrés, silencieux, les pantins articulés agissent comme une métaphore de notre humanité. Ils dévisagent l'intrus. Ils ne lui demandent rien, ils le considèrent.

L'impression est forte, il photographie.

Un camp de transit, l'empilement des transports en commun, l'approche d'une sélection, les préparatifs d'un convoi ? Passivité, résignation, sérénité, offrande rituelle ? Attitudes maîtrisées, beauté des corps et des visages, silence, nous sommes plongés dans un autre monde, miroir du nôtre. Un monde en marge, caché, ignoré, tu bien que soupçonné. Un monde si présent derrière chaque paroi, il suffit de pousser une porte... Qui jamais peut l'oser ?

Les surréalistes, le cinéma, se sont longtemps attachés à ce monde des apparences et des

équivalences. Chirico, Max Ernst, les mannequins de couturières, aïeux de ceux-ci, interviennent dans leurs peintures. L'humain réduit à son évocation, son évocation permet son dépassement, sa libération, sa transformation.

Le ciné-photographe travaille, il retravaille les images, il enlève la couleur, la modifie, la conserve ça et là, alors se profilent Carné et Prévert, Les visiteurs du soir, Les enfants du Paradis, le beau visage d'Arletty, celui de Jean-Louis Barrault-Baptiste en mime Debureau.

Le surgissement du différent avec cette Néfertiti au visage gris, flanquée de servantes attentives, surveillées par un garde noir, sorte d'Eric Von Stroheim à la froide vigilance.

Là-bas, au fond de l'allée, surmontant un autel, un amoncellement bizarre, emballages ou matériaux pour un bûcher ? Les uns vont vers leur destin, d'autres les contemplant. Ils ont peut-être déjà assisté à la scène ou bien ils s'interrogent sur eux-mêmes.

Disparitions, transformations et traces à révéler sont au cœur du travail d'Alain NAHUM.



La créativité comme moteur essentiel ... et même existentiel

(Suite ... sans fin ... des EBATS de SENS précédents)

« **Fantasmes d'artistes** » de **Daniel SIBONY** (2014)

Extraits :

Penser la création.

L'art ... veut contourner les religions pour s'emparer de questions existentielles ou éthiques sur lesquelles elles étaient seules à régner. Il fournirait donc, non pas une transcendance profane, mais une ouverture sur l'être.

L'art actuel implique le rapport à l'être, non seulement l'être de l'artiste qui s'y engage, mais l'être qui porte et qui traverse tout ce-qui-est. L'art actuel questionne, plus que l'art classique ou moderne.

C'est dire l'effort de l'artiste, pour être à la fois entier et divisé : tout proche de son idée et prêt à revenir à soi, à sa source, qu'il va encore quitter, etc. Ce va-et-vient presque incessant le force à être divisible et intègre, en même temps. La visibilité, un peintre en a fait sa chose, son objet.

Toute œuvre est centrée par le narcissisme de l'artiste mais, quand elle réussit, elle l'incite à éclater son narcissisme pour le mettre en jeu, en circuit, en trajectoire lointaine, avec l'espoir de le ramener autrement ; histoire de revenir à soi avec des nouvelles de l'ailleurs, du vide cosmique, du « ciel », de l'être.

Il s'empare de sa matière pour en faire une matière à penser. Il crée de la lumière, même s'il travaille sur l'horreur. L'important est qu'un rapport à l'être s'entrouvre à nouveau. On est loin du narcissisme de l'accomplissement, qui régit l'art classique et moderne. Dans l'art contemporain, même de facture classique ou moderne, on retrouve la transmission d'une cassure, entre lumière et angoisse, transmission cassée mais vivante.

C'est que l'art contemporain a brisé l'esthétique pour laisser venir la beauté comme *événement d'être*.

L'œuvre d'art relie deux narcissismes – celui de l'artiste et celui du public – avec l'idée que chacun d'eux, frappé d'un manque, attend de l'autre un signe. Et cet entre-deux-narcisses devient dans l'œuvre un lieu de rencontre passionnée.

On peut s'y prendre pour dieu ou diable, pour déchet ou merveille ; l'essentiel est que ça vive, que ça ait une réalité – assez riche pour être l'objet d'un partage, d'un passage.

Ce monde que produisent les artistes a-t-il une réalité ?

Chacun d'eux est porteur de fantasmes ou de mouvements intérieurs qui soutiennent sa réalité ; et ils nous en donnent les icônes.

L'artiste fait de son art une recherche et de ses œuvres des trouvailles.

On est *au-delà du principe de séduction*, on est dans une *quête d'existence* plutôt que d'identification ; l'existence comme appel d'être à partager, par l'écoute, le regard, la parole, la vision.

L'artiste veut vivre la Création en acte. Si le monothéisme a produit ou mis à nu violence et intolérance, c'est qu'il a ouvert un problème de partage, *partage de l'être*, que les hommes furent *incapables de soutenir, de supporter*. Ils ont cru que c'était le *partage d'un avoir* précieux. Cela les a menés à l'idée d'identité, donc au fantasme d'une identité pleine, qui doit détruire ou venir à bout de tout ce qui peut y révéler un certain vide. C'est sur cela que l'homme a buté, plus que sur la religion. Et cela aussi mérite d'être représenté pour nous mener jusqu'aux *limites où cette représentation se brise* et nous laisse comme interdits devant l'abîme de l'être, et l'infini du possible.

L'artiste cherche le contact avec les forces cachées du réel et de la vie. Aujourd'hui, tout spécialement : il part avec son corps, son matériau, ses fantasmes, son histoire, son inconscient à la rencontre de l'Autre inconscient (qu'on appelle le vivant, le réel, le destin, le divin, etc.) et, de leur *entre-choc*, il ramène une création, qui nous donne des nouvelles de la Création du monde, celle qui continue et dans laquelle nous baignons.

Il faut sans doute revenir à l'idée de Création – celle du monde et de notre vie – pour que les humains puissent se parler, se supporter, se rencontrer, peut-être créer ensemble plus souvent. Ainsi le veut l'évolution induite par l'art : *l'art évolution*, que soutient le « contemporain ».

L'œuvre peut-elle tenir lieu de mémoire ?

L'imagination, moteur sublime, assure l'aller-retour entre perception et mémoire, sachant que si l'un des deux termes devient un capteur trop puissant, c'est l'autre qui s'appauvrit, au détriment du tressage entre les deux, matériel et immatériel, choc et rappel.

Les vrais peintres n'ont pas le choix, la peinture, ils sont dedans, complètement. Ce qu'ils veulent, c'est faire voir l'invisible. Le tout en un double clin d'œil : de prédateur et de passeur, de victime et de rebelle.

... / ...

... / ... Avec une œuvre, l'artiste nous emmène dans son fantasme et, en principe, il nous le rend assez vivant et habitable – il nous y fait assez de place – pour que ce soit aussi le nôtre et que ce soit même un petit monde, une réalité qui ouvre dans la nôtre des fenêtres, des points de vue, des lignes de fuite, des approches neuves sur l'être humain et divin.

Et l'errance, nomade ou pas, n'est pas la quête d'une autre identité ou de l'identité de l'autre, mais le *partage d'une même perte d'identité*. Cette perte, c'est ce qui permet à chacun d'en passer par la « folie » sans y rester.

L'artiste avancé réussit des *greffes d'origine* : la sienne aux autres, et au monde qu'il reprend pour origine.

Les fortes œuvres sont des déchirures narcissiques, des ruptures d'identité, des relais entre jouissance et désir, désir de décharger – un manque et de s'en charger autrement.

Qu'est-ce que l'artiste emprunte au social où il crée ?

Une mémoire, une histoire, des matériaux, des événements, des langages etc., traités par ses fantasmes, modulés sur le regard spectateur, ou spectateur individuel et social.

L'enjeu est d'être aussi proche que possible de la création, c'est à dire du commencement renouvelé. Et cette proximité est une des meilleurs ripostes à la force de la mort.

Cet art a senti la faille intrinsèque de l'homme, sous la forme de traumatismes, de cassures et d'éclatements, sur l'arête, entre angoisse et sauvetage, entre souffrance et désir.

Cet art propose un sauve-qui-peut par la voie créative où le désir questionne le défi d'exister, au delà du seul plaisir. Il n'y a pas plus narcissique que l'art actuel, et pourtant, il aide à ne pas sombrer dans le narcissisme.

L'objet d'art produit par l'homme est un moyen de se connaître, de sentir ses émotions et de voir émerger certaines pensées. La question de la connaissance est dépassée par celle de la naissance, du rapport à l'être. L'œuvre devient un événement d'être.

En allant voir des tableaux, on a rendez-vous avec l'amour, dans un mélange de possible et d'impossible, bien plus qu'avec l'autre ou avec soi-même.

L'art doit pouvoir transformer en pensée l'expérience de nos sens, nous la redonner sous la forme d'une pensée sensuelle, à la fois physique et mentale.

Aujourd'hui, l'art et la technique se croisent, se soutiennent, sachant que l'art n'est pas technique mais poétique.

La présence, ce n'est pas d'être *là*, ce n'est même pas le *là* de l'être, c'est l'action d'un « je » qui est du jeu, pour permettre à l'artiste de se raccrocher au jeu de l'être, de conjuguer sa présence avec la chose qu'il fabrique, qui le travaille, de quoi mieux féconder son incomplétude, voir son insuffisance.

L'œuvre actuelle est un objet « sacré » désacralisé, c'est l'objet d'un culte où se rejoue la complexité de nos cultures, au-delà des enjeux de pouvoir, de prestige, de reconnaissance. C'est le culte de l'absence d'idole, et d'une quête ou d'une requête de la présence, donc aussi d'un certain mouvement d'être.

Ne pas se faire d'idole, ne pas s'embringer dans une idéologie, ne pas supporter d'Être qui soit suprême : athéisme éthique.

L'art suit son cours, n'en fait qu'à sa tête.

Ne confondons surtout pas l'art et le jeu, même s'ils sont inséparables. L'artiste, en principe, déclenche un jeu de forces – mnésique et sensoriel - , il le suit, le jeu lui échappe, il attend qu'il y ait du retour ; il attend que ça se décide là-bas, plus loin, hors du cadre ou du tableau, et que ça revienne autrement.

Ca joue entre deux actes, de l'artiste et du hasard, de l'un ou de l'autre. Le jeu est toujours entre-actes. L'un choisi et l'autre réplique. L'important est de sentir comment ça joue dans l'entre-deux, comme on entre en jeu et comment on en sort. On s'y engage, on s'en dégage. C'est le paradoxe élémentaire de l'art actuel.

Tout peintre, même avec l'idée précise de ce qu'il va faire, rencontre l'idée de jeu, laisse parler les hasards qui se déclenchent, les suscite pour trouver le bon passage. Il sent qu'il vient de se passer quelque chose. Le peintre et sa toile sont deux joueurs. La toile aussi regarde le peintre pendant le jeu. Il y a un tiers qui plane ; ce tiers qui les relie et les sépare, leur échappe, c'est la Création.

L'œuvre échappe à son créateur. Il peut même avoir à s'en dessaisir, à en faire le deuil. Entre temps, il court après son style, avec l'espoir, en route, d'avoir de bons coups du hasard, des accidents qui tournent bien, des signes « miraculeux ».

Ainsi, la création émerge entre chaos et décision, identité et perte. Elle est entre ordre et désordre, là où l'un passe à l'autre.

« Culture » : Catharsis pour tous. La catharsis consiste à jouir de se rencontrer dans l'autre et d'en être si « aimu » que cela donne un orgasme affectif. La culture fournit de quoi s'identifier. C'est sa façon d'aider le social à pouvoir se supporter, en étant aussi variée que le besoin de s'identifier. La culture aide à parfaire ses besoins, dans le but de s'y plaire « ensemble », ou de s'y complaire, de cultiver ces besoins et de s'équiper pour y répondre.

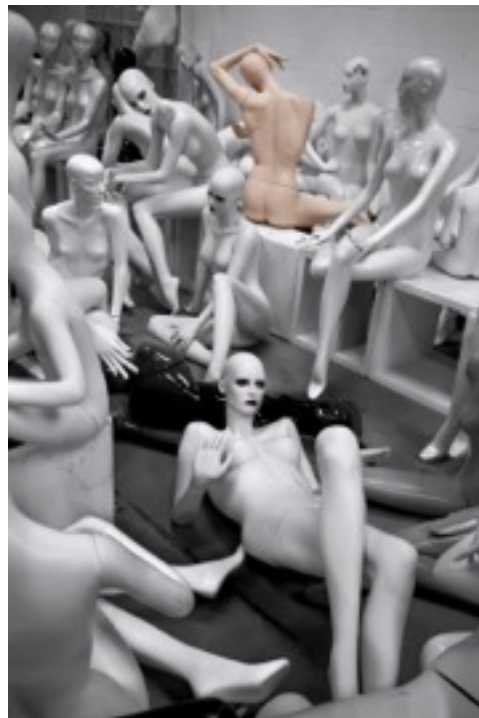
Sur une stèle babylonienne, on trouve un récit mythique de la « création du monde » qui comporte des détails du genre : aux temps où les cieux n'étaient pas *nommés*, où la terre n'était pas *située* ... Ces hommes avaient donc compris que tout cela existait, mais que l'acte créatif était de nommer les choses par un nom qui fasse entrer dans une histoire, une trame symbolique vivante, et de les situer aussi, de leur donner un site, un lieu d'être. ... / ...

... / ... Ces Mésopotamiens avaient créé rien de moins que l'écriture, une symbolique de taille. Une écriture subtile et abstraite, non hiéroglyphique : ils avaient une idée non figurative du symbole. Ils comprenaient qu'un récit de « création du monde » est aussi une création, que c'est une façon d'introduire le monde dans un temps qui compte autrement.

Ce qui signe une œuvre forte, c'est qu'elle nous porte, après avoir fait son travail, vers un temps ouvert, disponible, un temps vide qui la décomplète, la *désaccomplit*. Cette ouverture qu'elle nous fait, c'est ce

par quoi elle échappe à elle-même, c'est l'entrée dans un bloc de temps nouveau, petit ou grand, qu'en fait elle nous donne. C'est en quoi les œuvres fortes renouvellent notre rapport au temps. La Création, qui est une forme de l'origine, reflète ce refus de l'achever ; donc aussi le refus d'achever l'identité.

L'artiste cherche à vivre des commencements, il les multiplie à souhait, comme pour s'approcher d'un commencement fantasmé, d'une certaine forme de l'origine. L'œuvre, donc, permet de vivre des commencements, de prendre part, qui sait, à la création du monde, et déjà de son petit monde.



Alain NAHUM
Photographies

Série «Figures» - Extraits